

## VRAIES ET FAUSSES ERREURS CHEZ SERVIUS, *AEN.* 1

DANIEL VALLAT

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2 – HISOMA UMR 5189

### **Résumé**

À partir de cas précis, on envisage ici deux types d'erreurs : les « vraies » fautes attribuables au moins à l'archétype, sinon à Servius ; les « fausses » erreurs, leçons serviennes corrigées par les éditeurs sur une base ecdotique parfois fragile et abusive. On se demandera ce qu'un éditeur contemporain du commentaire de Servius peut faire de ces matériaux.

### ***Abstract***

*On the basis of specific cases, two types of errors are considered here: first, "true" mistakes attributable at least to the archetype, if not to Servius; then "false" errors, that is Servian lessons corrected by publishers on an ecdotal basis that was sometimes fragile and abusive. It will be asked what a contemporary editor of Servius' commentary can do with these materials.*

La notion de faute présente une plasticité qu'on lui a longtemps refusée : l'hypercritique triomphante de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle normalisait les textes selon des normes strictes et promouvait leur réécriture pour les faire correspondre aux canons en vigueur, ceux d'un classicisme souvent sans nuance. Devant une faute réelle ou supposée, le travail des éditeurs a largement consisté en une attitude systématique au XIX<sup>e</sup> siècle et durant toute une partie du XX<sup>e</sup> siècle : l'erreur devait être corrigée, la faute supprimée. Et l'on n'envisageait pas d'accuser autre chose que la maladresse ou l'ignorance d'un scribe médiéval. Certes, une grande partie de ces corrections est nécessaire. Mais il est permis aujourd'hui d'être moins catégorique et d'interroger la notion même de faute, qui couvre des domaines divers, depuis l'erreur factuelle, historique, à la faute de grammaire. Notre objectif n'est pas de remettre en cause la légitimité de la correction, mais d'envisager le texte de Servius en tant que texte de l'Antiquité tardive et comme objet de correction par les éditeurs anciens ou modernes, à travers des modifications que nous pourrions largement contester. Pour explorer la notion de faute, nous procéderons en deux parties, en regroupant d'abord ce qu'on peut considérer comme de véritables erreurs dans la tradition manuscrite, puis ce qui apparaît comme de fausses erreurs, c'est-à-dire des fautes qui n'en sont pas et qui ont été corrigées en grande partie abusivement. Il faudra s'interroger sur ce que nous apprennent ces erreurs, aussi bien sur Servius que sur sa tradition textuelle, et poser la question de la nécessité ou de l'inutilité de la correction. Comme nous nous limiterons au commentaire du livre 1 de l'*Enéide* et que nous devons discuter du texte latin, nous reproduisons ici la liste des manuscrits utilisés dans notre édition<sup>1</sup> et citerons les éditions de Thilo (1881) et de Harvard (1946) :

δ<sup>2</sup>

K Caroliruhensis 186, s. IX<sup>1</sup>  
 J Metensis Lat. 292, s. IX,  
 A Caroliruhensis Aug. 116, s. IX<sup>2</sup>

τ

Pa Parisinus Latinus 7959, s. IX<sup>2</sup>

<sup>1</sup> On trouvera les détails sur ces manuscrits, et la justification de leur choix, dans VALLAT – VALLAT-BÉJUIS 2023, p. CIV-CXXXIV.

<sup>2</sup> Il n'y a pas lieu de contester l'appartenance des manuscrits *KJ* à δ ; l'existence de sous-familles conjecturée par MURGIA (1975, p. 72-82) est intéressante, mais reste fragile en l'absence du manuscrit *L* pour le début de l'*Enéide* ; au demeurant, δ ne saurait se limiter à *L*, et l'accord *KJ* est fondamental pour *Aen.* 1, au point que la disparition du texte de *K* après *Aen.* 1, 338 ne peut pas être considérée comme une perte grave, tant les rares désaccords entre *K* et *J* relèvent de fautes de copie endogènes.

Q Laurentianus Plut. Lat. 45.14, s. IX<sup>1</sup>

γ

E Escorialensis Lat. T.II.17, s. IX<sup>2</sup>

Lg Laurentianus Plut. Lat. 45.03, s. XI<sup>1</sup>

σ

N Neapolitanus 5, s. X<sup>1</sup>

W Guelferbytanus Augiensis 2091 August. 07.10, s. XIII<sup>2</sup>

D Parisinus Latinus 7965 (AD 1469)

φ<sup>2</sup> (*Servius Danielis*)<sup>3</sup>

C Cassellanus 2° Ms. poet. 6, s. IX (ca. 850)

P Parisinus Latinus 1750, s. IX<sup>2</sup>

f Fuldensis codicis lectiones in Appendice editionis P. Danielis AD 1600 servatae

Il est à noter que le texte de Servius, au moins pour *Aen.* 1, est remarquablement stable et pose beaucoup moins de problèmes que le texte de SD, qui nécessite pour sa part un nombre important de corrections (bien que toutes ne soient pas aussi nécessaires qu'on l'a cru).

## 1. Quelques vraies erreurs

### 1.1. Approximations historiques

#### 1.1.1. Un cas d'école : Servius et Tite-Live

Nous commencerons par étudier un cas qui n'engage pas d'erreur textuelle et qu'on ne peut attribuer qu'à Servius même. En commentant le vers *Aen.* 1, 242, à propos d'Anténor qui a pu sortir indemne de Troie, Servius rappelle que seuls deux Troyens ont échappé à la colère des Achéens, Anténor et Enée, parce qu'ils auraient trahi leur patrie :

Servius, *Aen.* 1, 242 : *Hi enim duo [i.e. Antenor et Aeneas] Troiam prodidisse dicuntur secundum **Liuium**, quod et Vergilius per transitum tangit*

<sup>3</sup> Par φ<sup>2</sup>, nous désignons les manuscrits dits « de Daniel », couramment appelés SD (voire DS dans le monde anglo-saxon). Cependant, dans un contexte où l'on évoque à la fois ces manuscrits, qui sont d'abord des manuscrits de Servius où ont été greffés des ajouts, et le contenu des ajouts proprement dits, il convient de distinguer clairement les deux, sans utiliser (comme j'ai pu moi-même le faire précédemment) le seul sigle SD, sous risque d'ambiguïtés majeures. Je réserve donc le sigle SD au contenu des seuls ajouts à Servius, et le sigle φ<sup>2</sup> pour désigner les manuscrits de Daniel, qui contiennent à la fois ces ajouts et le texte intégral de Servius qui a servi de base, et qui présentait des caractéristiques déjà divergentes des deux autres grandes traditions ΔΓ.

« Selon Tite-Live, en effet, on dit que tous deux ont trahi Troie, version que Virgile aussi effleure en passant. »

Or, ce n'est pas ce que dit Tite-Live :

Tite-Live 1, 1, 1 : *Iam primum omnium satis constat Troia capta in ceteros saevitum esse Troianos, duobus, Aeneae Antenorique, et uetusti iure hospitii et quia pacis reddendaeque Helenae semper auctores fuerant, omne ius belli Achiuos abstinuisse.*

« Voici un premier point actuellement admis : après la prise de Troie, tous les Troyens subirent de mauvais traitements ; deux seulement, Énée et Anténor, grâce aux droits d'une vieille hospitalité, et aussi pour avoir toujours été d'avis de faire la paix et de rendre Hélène, ne furent nullement soumis par les Grecs aux lois de la guerre. » (trad. Baillet, CUF)

Il existe clairement une erreur chez Servius, qui ne dépend pas de la tradition textuelle ici unanime et sans problème de transmission, et qui est d'autant plus surprenante que la référence à Tite-Live n'est pas un détail perdu dans l'immense œuvre de l'historien, mais le tout début du premier livre. Je ne pense pas qu'il faille retenir l'hypothèse d'une erreur volontaire de Servius : si l'image d'un Énée traître à sa patrie s'est développée<sup>4</sup> dans l'Antiquité tardive, Servius n'avait aucune raison de lui attribuer une source aussi prestigieuse et facilement vérifiable que l'œuvre de Tite-Live. On peut éventuellement envisager un cas de déformation de l'information par une synthèse excessive et approximative, peut-être influencée par cette image d'Énée dans l'Antiquité tardive, mais supposant de toute façon une absence de vérification de la source. Il faut aussi écarter, je pense, la possibilité d'une mécompréhension de la part de Servius, puisque la phrase de Tite-Live ne présente aucune des difficultés qu'on rencontre souvent chez lui : le style est factuel, presque annalistique et doté du verbe *constat* que Servius emploie très régulièrement.

La seule explication logique pour expliquer cette erreur, c'est que Servius n'a pas vérifié la source qu'il cite. Il est d'ailleurs douteux qu'il cite Tite-Live de première main, c'est-à-dire de mémoire un peu défailante, car on rentre ici dans le cadre des citations historiques, donc savantes, qui ne relèvent pas directement du domaine de compétence des *grammatici* et qui sont généralement le fruit d'une connaissance indirecte<sup>5</sup>. Il est probable que Servius ait ici copié une source indirecte, peut-être Donat. Et, s'il s'agit bien d'une erreur, peut-être influencée par l'image tardo-antique d'Énée, ce n'est l'erreur de Servius que dans la mesure où il reporte le jugement d'autrui sans le vérifier. En tout cas, cet exemple montre clairement, à ceux qui s'imaginent encore, contre toutes les preuves et nos

<sup>4</sup> Cette image est déjà évoquée par DENYS D'HALICARNASSE (*AR* 1, 48, 3) et sera reprise par les auteurs chrétiens (cf. TERTULLIEN, *Ad nat.* 2, 9, 12) et tardifs (DICTYS 4, 22 ; DARÈS 37-44). Voir par exemple le travail ancien mais toujours valable de PASCAL 1904.

<sup>5</sup> Nous avons ainsi démontré que Servius citait Varron de manière indirecte : VALLAT 2017.

connaissances dans la transmission des savoirs dans l'Antiquité, que le commentaire de Servius est une œuvre originale ou quasi originale, qu'il n'en est rien. D'ailleurs, aucun éditeur n'a songé à corriger ce texte.

### 1.1.2. La sœur ou la fille ? Le cas de Julie

En tentant d'identifier, dans une approche allégorique, qui se cache derrière les noms Quirinus et Rémus au vers *Aen.* 1, 292, Servius rappelle au passage les liens matrimoniaux entre Auguste et Agrippa :

Servius, *Aen.* 1, 292 : *Vera tamen hoc habet ratio, Quirinum Augustum esse, Remum uero pro Agrippa positum, qui sororem Augusti duxit uxorem, et cum eo pariter bella tractauit*

sororem *KJAELgPaQNWD* : filiam *fP* ||

« Cependant, voici la véritable explication : Quirinus est Auguste, et Rémus est mis pour Agrippa, qui a épousé la sœur d'Auguste, et a mené les guerres avec lui à parts égales. »

Il s'agit bien sûr de Julie, fille et non sœur d'Auguste, qu'Agrippa a épousée en troisièmes noces, en divorçant de Marcella, la fille d'Octavie, comme le rappelle Suétone (*Aug.* 63). Les manuscrits de Servius présentent bien la leçon *sororem*, alors que seule la branche  $\varphi^2$  propose le nom *filiam*. Mais dans cas, quand  $\varphi^2$  propose une leçon juste contre l'unanimité des autres manuscrits de Servius, il s'agit très vraisemblablement d'une correction apportée par les éditeurs médiévaux de  $\varphi^2$  au texte de Servius<sup>6</sup>. On trouve ailleurs dans un ajout de SD la juste réalité qui fait d'Agrippa le gendre d'Auguste (*Aen.* 8, 682). Faut-il pour autant corriger l'erreur de Servius ? C'est ce qu'on fait les derniers éditeurs Thilo et l'*editio Harvardiana*, sur la lancée de P. Daniel, alors que les éditeurs les plus anciens, comme Estienne, qui ne connaissait pas les leçons de *fP*, gardaient *sororem*. Les correcteurs considéraient ainsi qu'il s'agissait d'une erreur d'archétype, mais non de Servius. Pourtant, nous conserverons cette erreur, car elle illustre les limites d'une culture générale qui n'a pas été vérifiée, en l'occurrence les premiers temps de la généalogie impériale. Il peut certes s'agir d'un *lapsus memoriae*, mais il existait un flou sur la famille julio-claudienne, comme le prouve un autre passage de Servius qui, par exemple, n'a pas été corrigé par Thilo, en *Aen.* 6, 792, à propos d'Octave : *nam Atiae fuit filius, quae erat soror Caesaris*. De fait, Atia était la nièce de César, et non sa sœur.

### 1.1.3. Les trois noms d'Octave

Servius évoque également en *Aen.* 1, 292 les trois noms portés successivement par Octave :

<sup>6</sup> Sur cette tendance, cf. VALLAT 2021.

Servius, *Aen.* 1,292 : *et primo Quirinus dictus est, inde Caesar, postea quod et obtinuit Augustus, sicut Suetonius probat et in Georgicis ostendit Vergilius*

« et il fut d’abord appelé Quirinus, puis César, ensuite Auguste, nom qu’il conserva, comme l’atteste Suétone et le montre Virgile dans les *Géorgiques*. »

Or, il se trouve que nous avons conservé le passage auquel Servius fait allusion :

Suétone, *Aug.* 7, 4 : *Postea Gai Caesaris et deinde Augusti cognomen assumpsit, alterum testamento maioris auunculi, alterum Munati Planci sententia, cum, quibusdam consentibus Romulum appellari oportere quasi et ipsum conditorem urbis, praevaluisse, ut Augustus potius uocaretur*

« Plus tard, il prit le nom de Gaius César, puis le surnom d’Auguste, le premier, en vertu du testament de son grand-oncle, le second, sur la motion de Munatius Plancus ; certains sénateurs proposaient qu’il fût appelé Romulus, comme étant le second fondateur de la ville, mais ce fut le surnom d’Auguste qui prévalut. » (trad. Ailloud, CUF)

Il est clair que les deux extraits ne se recourent pas réellement, malgré leur air de ressemblance. Pour expliquer cette approximation, il faut également reprendre la phrase servienne dans son ensemble, car le commentateur cite une seconde source : les *Géorgiques* de Virgile. Or, au début de la 3<sup>e</sup> *Géorgique*, Virgile évoque en effet *Caesar* (v. 16, c’est-à-dire Auguste) et désigne plus loin les « armes de Quirinus » (v. 27), mais le nom *Augustus* est absent ; Servius commente ainsi en *G.* 3, 27, avec un renvoi interne à sa note *Aen.* 1, 292 :

*nam, ut etiam in primo Aeneidis diximus, Suetonius Tranquillus hoc de Augusto commemorat, quodam tempore tres partes populi, consentiente senatu, obtulisse ei tria nomina, Quirini, Augusti, Caesaris. Ille ne unum eligendo alias offenderet partes, primo Quirinus est dictus, inde Caesar, post in nomine permansit Augusti.*

« car, comme nous l’avons également dit au premier livre de l’*Énéide*, Suétone rapporte au sujet d’Auguste que, à un moment, les trois parties du peuple, avec l’accord du Sénat, lui ont proposé trois noms : Quirinus, Auguste, César. Lui, pour n’offenser personne en en choisissant un seul, fut d’abord appelé Quirinus, puis César, et enfin garda le nom d’Auguste. »

Suétone, <i>Aug.</i> 7	Servius, <i>Aen.</i> 1, 292 avec renvoi à Suétone et à Virgile	Servius, <i>G.</i> 3, 27 avec renvoi à Suétone	Virgile, <i>G.</i> 3
Caesar	Caesar	Caesar	Caesar
Augustus	Augustus	Augustus	–
Romulus	Quirinus	Quirinus	Quirinus

Ce tableau permet de comprendre pourquoi Servius, qui est cohérent dans ses deux notes, ne cite pas exactement Suétone : dans sa liste finale se trouvent contaminées les deux sources qu'il cite la première fois, Suétone et Virgile : il reprend *Caesar* aux deux, *Augustus* à Suétone et *Quirinus* à Virgile, sans doute aidé en cela par l'identification, explicitée peu après en *Aen.* 1, 292, entre Romulus et Quirinus. En fait, Servius livre une synthèse qui, en l'état, lui est propre et qui déforme les propos de Suétone, pourtant présenté comme sa source. Dans ce cas précis, comme Servius se répète, on ne peut avancer comme explication une faute de copiste entre l'original de Servius et l'archétype. La seule question qui se pose est de savoir si cette approximation provient de Servius même ou d'une source qu'il exploiterait lui-même. Il est impossible de répondre à cette question, mais la conclusion est encore une fois inéluctable : Servius, dans les deux cas, n'a pas vérifié *de visu* le texte de Suétone, pas plus qu'il ne l'a fait pour Tite-Live dans l'exemple traité plus haut, et pas plus qu'il ne l'a fait pour d'autres sources savantes comme Varron : et une fois encore, nous rappellerons que ce n'est pas une faute morale ou professionnelle de sa part, tout simplement parce que c'est ainsi que fonctionnent les *grammatici* et que Servius est à la fois l'héritier et le représentant de leurs méthodes et de leur univers mental<sup>7</sup>.

## 1.2. Fautes par association d'idées

Certaines erreurs textuelles sont susceptibles de provenir du contexte immédiat, qu'il s'agisse de Servius ou de Virgile. Ainsi, à propos des lanternes, Servius se trompe – les manuscrits sont unanimes – sur l'attribution d'un vers :

Servius, *Aen.* 1, 726 : *LYCHNI : Graeco sermone usus est ne uile aliquid introferret. A lychno autem lucerna dicta est, unde et breuis est 'lu', ut Iuuenalis « dispositae pinguem nebulam uomuere lucernae ». Horatius « ungor oliuo, non quo furatis immundus Natta lucernis ». Si enim a luce diceretur, non staret uersus.*

« LYCHNI : il a utilisé un mot grec pour ne rien introduire de trivial. De *lychnus* vient le mot *lucerna*, la lanterne, d'où également une syllabe lū-brève, comme chez Juvénal « les lanternes disposées vomirent un brouillard épais » et Horace « je me fais froter d'huile, non pas, comme l'immonde Natta, d'une huile de lanterne volée » (*Sat.* 1, 6, 123-124). En effet, si *lucerna* venait de *lux*, le vers serait faux. »

Le vers attribué à Juvénal est en fait de Perse (5, 181). L'erreur peut s'expliquer de diverses façons et être intervenue à différents stades. Le parallèle avec Isidore, qui reprend le raisonnement de Servius dans des termes identiques (*Etym.* 20, 10, 2 : *Lucerna a lychno dicta est ; unde et brevis est lu, ut Persius : « Dispositae pinguem nebulam uomuere lucernae ». Si enim a luce diceretur, non*

<sup>7</sup> Voir VALLAT 2017 et 2023.

*staret versus*) suggère facilement que la faute provient non de Servius, mais de l'archétype. On pourrait également supposer qu'Isidore puise à la même source que Servius, ou encore qu'il dispose d'un exemplaire corrigé de Servius. Mais, quel que soit son stade d'apparition, la faute s'explique probablement par la présence du nom de Juvénal quelques lignes plus haut, au lemme ATRIA du même vers (*unde ait Iuuenalis « quis fercula septem secreto cenauit auus ? »*) : entre la proximité concrète des noms et celles des genres littéraires (satire), la confusion a pu intervenir inconsciemment.

Le contexte virgilien peut également intervenir pour expliquer une faute chez Servius.

Servius, *Aen.* 1, 273 : *REGINA* : 'regis filia'. *Abusiue ait more poetico, ut alibi « magnum reginae sed enim miseratus amorem », id est regis filiae Pasiphaes.*

*pasiphaes uel sim. E<sup>1</sup>LgPaQN* : -phae *KJAWD* ariadnes *E<sup>2</sup> Masv.* ||

« REGINA : 'fille de roi'. Il le dit par extension, selon l'usage poétique, comme ailleurs « mais en effet pris de pitié pour le grand amour d'une reine » (*Aen.* 6, 28), c'est-à-dire de Pasiphaé, fille de roi. »

Chez Virgile, *regina* désigne ici Ilia, la mère de Rémus et Romulus ; pour illustrer le sens de « fille de roi » pour ce mot, Servius cite le vers *Aen.* 6, 28, où *regina* désigne Ariane, la fille de Minos et de Pasiphaé. Il y a donc une erreur dans le texte actuel de Servius, qui identifie comme *regina* Pasiphaé, qui d'ailleurs n'est pas fille de roi, mais du Titan Hélios. Il est difficile d'imaginer que Servius ait pu commettre pareille confusion : l'erreur doit remonter à l'archétype et a été facilitée par la présence explicite du nom *Pasiphae* trois vers plus haut chez Virgile (6, 25). On supposera qu'un scribe ou un lecteur, avant le stade de l'archétype, a cru que la citation en *Aen.* 6, 28 désignait Pasiphaé, la seule mortelle nommée dans ce passage, et qu'il a ajouté son nom en glose peut-être marginale, qui s'est retrouvée ensuite intégrée au texte, modifiant ainsi le texte de Servius, qui devait s'arrêter à *filiae*. En tout cas, à part Masvig, les éditeurs conservent l'erreur onomastique, comme témoin de l'histoire du texte.

On relève peut-être une autre forme d'erreur par association d'idée dans le nom du père d'Orion :

Servius, *Aen.* 1, 535 : *Oenopion* rex cum liberos non haberet, a Ioue Mercurio Neptunoque, quos hospitio susceperat, hortantibus ut ab his aliquid postularet, petiit ut sibi concederent liberos. Illi intra corium immolati sibi bouis urina facta praeceperunt ut obrutum terra completis maternis mensibus solueretur. Quo facto inuentus est puer, cui nomen ab urina impositum est, ut *Oὐπίων* diceretur, quod Dorica lingua commutatum est, ut *ou* diphthongos in *ω* uerteretur.

« comme le roi Oenopion n'avait pas d'enfant, il demanda à Jupiter, Mercure et Neptune, qu'il avait accueillis sous son toit et qui l'engageaient à leur

demander une faveur, de lui accorder des enfants. Après avoir uriné dans la peau d'un bœuf immolé en leur honneur, ils lui enjoignirent de la recouvrir de terre et de l'ouvrir quand seraient achevés les mois nécessaires à la gestation. Ceci accompli, il découvrit un enfant, auquel il donna un nom tiré de l'urine, si bien qu'il le nomma *Ourion*, ce qui fut modifié en langue dorienne, où la diptongue *ou* s'est transformée en *ō*. »

Cohérent, Servius désigne à nouveau le personnage par le nom *Oenopion* en *Aen.* 10, 763 (*Orion, ut etiam in primo diximus, Oenopionis regis filius fuit*), avec renvoi interne. Cependant, il est le seul à nommer ainsi le père d'Orion : les autres sources, avec des hésitations manuscrites, optent pour le nom Hyriée (Ovide, *Fast.* 5, 499-544 : les manuscrits hésitent sur la forme : *Hyrius* / *Hyrius* / *Hirteus* ; Hygin, *Fab.* 195 (forme également problématique *Byrseus*) ; Hygin, *Astr.* 2, 34 : *C(h)at(h)eus* ; cf. scol. AD *Il.* 18,486). Il semble donc qu'une modification du nom soit intervenue entre Hygin et Servius, soit sur les quelque 400 ans qui les séparent. Elle a pu se produire par confusion, puisqu'il existe dans la légende d'Orion un Oenopion, fils de Dionysos : c'est un roi de Chios, le père de Méropé violée par Orion, qui vengea sa fille en brûlant les yeux d'Orion (Hygin, *Astr.* 2, 34, 2 ; SD, *Aen.* 10, 763). Servius, *Aen.* 10, 763, rapporte ce dernier épisode, mais se tait sur le nom du père de Méropé, pour éviter de se contredire, puisque dans son esprit le nom Oenopion est déjà réservé au père d'Orion. On ignore d'où est issue cette innovation, s'il s'agit d'une variante mythographique sérieuse ou d'une erreur, et, dans ce cas, si elle est due à Servius même ou à sa source<sup>8</sup>.

## 2. Corrections abusives

Un certain nombre de leçons manuscrites a longtemps été considéré comme fautif et a subi des corrections qu'on peut considérer aujourd'hui comme abusives. Il s'agit le plus souvent de détails du texte, et rarement de variantes importantes. Il s'agit donc de « fausses erreurs », qui mettent principalement en jeu notre conception de l'ecdotique, qui a considérablement évolué depuis un siècle, en particulier depuis l'édition de Thilo. Nous présenterons surtout dans cette partie des cas où nous nous écartons, dans le détail, des choix de Thilo et des éditeurs de Harvard.

<sup>8</sup> Servius n'est pas un mythographe. Un travail en profondeur sur la stratification des matériaux mythographiques chez Servius reste à mener. On trouvera des études de cas chez BÄHRENS 1917 ou CAMERON 2004.

### 2.1. *codd.* vs *edd.*

Nous proposerons d'abord des cas où les choix d'éditeurs s'opposent à l'ensemble des manuscrits, ou à la plupart d'entre eux. Ainsi, à propos du nom du maître d'école dont Virgile aurait fait l'épithète – les premiers vers du poète –, les manuscrits (et les éditeurs anciens) proposent la leçon *Balistas* (*Aen.* 1, *Praef.* 3), là où les éditeurs, depuis l'édition de Nettleship (1879), écrivent *Ballistas*, sans qu'on ait jamais eu l'explication de cette modification, bien qu'elle soit sans conséquence. Une éventuelle étymologie par le grec βάλλω n'est pas suffisante, puisque ce verbe possède les deux radicaux βαλλ- et βαλ-. On entre alors dans un domaine d'arbitraire éditorial, qu'on retrouve, avec une moindre partialité, dans l'exemple suivant :

Servius, *Aen.* 1, 452 : *CONFIDERE* : *'fido* et *'confido* datiuum regit

et ante fido add. Thilo Harv. ||

« *CONFIDERE* : les verbes *fido* et *confido* se construisent avec le datif. »

L'ajout d'un *et* devant *fido*, apparu avec Thilo, s'explique par l'habitude de Servius d'utiliser la polysyndète *et ... et ...*, mais elle n'est pas systématique non plus et l'on n'a pas à modifier le texte transmis, même sur un détail presque insignifiant.

Le remplacement d'un mot par un synonyme montre également des libertés indues prises par les éditeurs :

Servius, *Aen.* 1, 58 : *atqui quattuor elementa sunt* : *terra, mare, aer, aether.*

*mare codd.* : *aqua Steph. edd.* ||

« et pourtant, il y a quatre éléments : la terre, la mer, l'air, l'éther. »

Depuis (au moins) l'édition de Stephanus (1532), les éditeurs ont tous remplacé la leçon manuscrite *mare* par *aqua*. Cette substitution obéit à un cadre intellectuel qui n'était pas celui du texte : les éditeurs ont estimé que Servius évoquait les quatre éléments *eau, terre, air, feu*, dont la liste remonte au moins à Empédocle (cf. les allusions de Servius, *Aen.* 1, 743 ; *B.* 6, 31), et que *mare* était un lapsus synonymique. Pourtant, Servius suit ici une autre logique, celle des strates physiques du monde, avec un chiffre de quatre, quand d'autres sources s'en tiennent à trois (par exemple Donat, *Ad.* 790 ; Nonius, p. 361 L). Quant à l'emploi du terme *elementum* pour désigner *mare*, qui a probablement entraîné la correction abusive, on le retrouve chez Servius en *Aen.* 6, 59 : *mare enim elementum est totum, maria uero partes maris, sicut terrae partes sunt, terra uero totum elementum* : il peut donc être conservé.

Les exemples suivants illustrent un autre type de corrections abusives : les éditeurs les plus récents ont corrigé le texte transmis par la majorité des manuscrits à partir d'une leçon divergente présente dans un seul manuscrit :

Servius *Aen.* 1, 537 : ‘*Salo*’ autem uenit ab eo quod est ‘*salum, sali*’, nam « *sale tabentes* » ab eo quod est ‘*hic sal, salis*’.

*hoc ante salum add. W Lion Thilo Harv.* ||

« *Salo* vient du neutre *salum, sali*, car dans *sale tabentes* (« ruisselants de sel », *Aen.* 1, 173), *sale* vient du masculin *sal, salis*. »

Servius, *Aen.* 1, 133 : *Iuppiter enim trifido utitur fulmine, Neptunus tridente, Pluto Cerbero*

*cerbero (-re) codd. : tricerbero Thilo Harv. ex codice Monacensi 6394* ||

« En effet, Jupiter utilise la foudre à trois pointes, Neptune le trident et Pluton Cerbère. »

Servius, *Aen.* 1, 417 : *qua detracta in neutrum cadat necesse est, ut ‘piscinalis locus’, ‘piscinalis cella’, ‘piscinale’*

*cadat CPJAELgNWD : cedat Pa Thilo Harv. cedant Q* ||

« si on supprime [le terme ajouté], il est inévitable que le mot devienne neutre, par exemple : *piscinalis locus, piscinalis cella*, mais *piscinale*. »

En soi, cette méthode n’est pas problématique : un éditeur peut s’appuyer sur un seul manuscrit contre tous les autres s’il l’estime nécessaire. Mais, dans le détail de la tradition de Servius, c’est plus problématique, car ce choix s’appuie parfois sur des manuscrits divergents au sein de leur propre famille : dans le premier cas, *W* diffère de son parent *N*, qui présente la même leçon que les autres familles. Il faut alors contextualiser davantage la variante : l’ajout de *hoc* devant *salum* illustre clairement la volonté d’explicitation le genre neutre du mot et de créer un parallèle cohérent avec *hic sal* plus loin. Mais ce genre d’explicitation est typique de la famille  $\zeta$  et en particulier de *W* ; qui plus est, il est inutile ici : le genre de *salum* ne pose aucun problème, alors que celui de *sal* était ambigu (il ressemble à un mot neutre) et la précision par *hic* était nécessaire pour indiquer le genre masculin. On perçoit dans l’ajout de *hoc* une volonté forte de clarté et de systématisation, mais elle est isolée et représente une correction sur le texte de Servius à un moment donné et très précis de la tradition manuscrite de Servius.

L’intention de normalisation se retrouve dans le deuxième exemple, où Thilo a modifié *Cerbero* en *Tricerbero* sur la foi d’un seul manuscrit de la famille  $\gamma$  (siglé *M* par ailleurs) : il s’agissait visiblement de créer un parallèle avec *trifido* et *tridente*. Mais, une fois encore, la correction est inutile, car le préfixe *tri-* est indispensable dans ces deux mots (*fido* et *dente* n’auraient aucun sens ici), mais pas dans le nom de Cerbère ; au demeurant, l’adjectif *tricerberus (canis)* est très tardif (Fulgence, *Myth.* 1, 6) et n’a pas lieu d’être employé ici comme substantif. En bref, la modification est inutile (Cerbère a par principe trois têtes) et va contre la tradition manuscrite dans son ensemble.

Le troisième exemple illustre là encore un choix particulier des derniers éditeurs, où *cadat*, représenté par la majorité des manuscrits, est remplacé par *cedat*, proposé par *PaQ*, c'est-à-dire la famille  $\tau$ . Dans les deux cas, l'emploi du verbe est métaphorique pour illustrer la substantification d'un adjectif par le neutre : à « tomber dans » (*cadat*) les éditeurs ont préféré « avancer vers » (*cedat*). Pourtant, on trouve chez les grammairiens le verbe *cadere* dans cet emploi, et non *cedere*<sup>9</sup> : la contextualisation dans la tradition grammaticale permet donc de confirmer la leçon majoritairement transmise.

## 2.2. Corrections issues de CKJA ?

Un accord très spécifique de manuscrits a probablement aussi provoqué des corrections abusives : c'est celui de *C* avec *KJ(A)* (famille  $\delta^{10}$ ), accord d'autant plus surprenant qu'il n'est effectif que dans le cas très particulier des citations<sup>11</sup>, alors que *C*, représentant principal de  $\varphi^2$  pour *Aen. 1*, est d'ordinaire en accord avec les manuscrits  $\gamma\zeta$  contre  $\delta\tau$  (soit, dans le cas présent, *CELgNWD* vs *KJAPaQ*). L'accord *CKJA* est donc limité à des cas précis, par exemple :

Servius, *Aen. 1*, 215 : *IMPLENTVR* : 'impleor' duos casus regit ; dicimus enim et 'impleor illius rei', ut Cicero « squaloris plenus ac pulueris » et Terentius « plenus sum rimarum », et 'impleor illa re', ut hoc loco uel alibi « plenamque sagittis Threiciis » et Iuuenalis « lectica Mathonis plena ipso ».

et terentius ... rimarum om. *CKJ Thilo Harv.* || hoc loco ... et post ipso om. *CKJA Thilo Harv.* ||

« *IMPLENTVR* : *impleor* régit deux cas ; nous disons en effet aussi bien *impleor* + génitif, comme Cicéron « plein de saleté et de poussière » (*Verr. 2*, 3, 31) et Térence « je suis plein de fissures » (*Eun. 105*), que *impleor* + ablatif comme dans ce passage ou ailleurs « <carquois> plein de flèches thraces » (*Aen. 5*, 311-2) et Juvénal « la litière de Mathon, qu'il remplit toute » (1, 32-3). »

Au niveau des citations, les familles  $\gamma\zeta\tau$ <sup>12</sup> proposent un deuxième exemple pour chacune des deux constructions du verbe *impleo*, alors que *CKJA* n'en proposent qu'un. Ce cas est récurrent, et la question qui se pose alors est de décider lequel des deux groupes de manuscrits transmet le texte originel. Faut-il envisager un ajout de la part de  $\gamma\zeta\tau$  ou une simplification de la part de *CKJA* ?

<sup>9</sup> Cf. CHARISIUS 171, 20 ; 210,20-21 B ; DIOMÈDE 1, 564, 25 K ; PS.-PROBUS 4, 254, 17 K ; SERVIUS, *Aen. 12*, 144.

<sup>10</sup> Voir *supra* note 2. *A* relève d'une sous-branche déjà évoluée de  $\Delta$  et diffère parfois de *KJ*.

<sup>11</sup> Cf. VALLAT – VALLAT-BÉJUIS 2023, p. CXXXII-CXXXIV sur les relations stemmatiques pour *Aen. 1*.

<sup>12</sup> Rappelons que  $\tau$  ne dépend pas de  $\gamma$  ( $\Gamma$ ) pour *Aen. 1* et s'accorde d'ordinaire avec *KJA*.

On peut argumenter dans l'un ou l'autre sens, et il est ardu de choisir entre une version « brève » et une version « longue » de cette scolie. Mais il faut rappeler que l'accord *CKJA* est au sens propre aberrant et doit porter la marque d'une intervention spécifique dans *C* : alors que *C*, en tant que représentant de  $\Phi$ , est souvent plus complet que  $\delta$ , il se confond ici avec  $\delta$ , comme s'il avait été abrégé volontairement. Dans la nécessité de faire un choix, nous avons choisi d'éditer la version « longue », contre Thilo et *Harvard*, dans l'idée que cette scolie concerne le cœur du métier de Servius, la grammaire latine, et que l'accumulation d'exemples dans ce cas précis était possiblement d'origine : c'est une tendance de fond dans les *artes* grammaticales. Par conséquent, nous estimons que la version « brève » s'est en fait abrégée au cours de la transmission textuelle. Mais nous restons parfaitement conscients qu'on pourrait argumenter dans le sens contraire.

### 2.3. Corrections issues de (C)NW

D'autres corrections indues proviennent du groupe de manuscrits *NW*, voire *CNW*, ce qui renvoie à la fois à la famille  $\zeta$  et à  $\varphi^2$ , c'est-à-dire à leur ancêtre commun  $\varphi^1$ , comme on peut facilement le démontrer à partir de leurs leçons communes<sup>13</sup>. Par ailleurs, les leçons ici abordées et reprises par Thilo et les éditeurs de *Harvard* concernent le texte virgilien, par exemple :

Servius, *Aen.* 1, 44 : *EXSPIRANTEM FLAMMAS* : non animam dicit 'flammas', sed 'cum anima fulminis flammis uomentem'. Et ut superius pleno nomini adiecit 'opum', id est « diues opum », sic hic uerbo ; cum enim plenum sit 'exspirat', addidit 'flammas', ut alio loco 'animas', ut « confixi exspirant animas ».

exspirat *CKJAELgPaQD* : **exspirantem** *NW Lion Thilo Harv.* ||

« *EXSPIRANTEM FLAMMAS* : il ne désigne pas par 'flammas' son souffle vital, mais veut dire 'vomissant les flammes de l'éclair en même temps que son souffle vital'. Et de même que plus haut (*Aen.* 1, 14) il a ajouté le complément *opum* ('ressources') à un nom de sens plein (à savoir *diues opum* 'riche en ressources'), de même il l'a fait ici avec un verbe ; en effet, alors que *expirare* est un verbe de sens plein, il a ajouté le complément *flammas* ('flammas'), comme ailleurs *animas* ('leur souffle'), dans « percés de coups, ils expirent leur souffle » (*Aen.* 11, 883). »

Servius, *Aen.* 1, 98 : quasi cum dolore '**hanc animam**'

hanc animam *KJAELgPaQD* : **animam hanc** *NW Thilo Harv.* ||

« il prononce 'cette âme' presque avec douleur. »

Dans le premier cas, *exspirat*, transmis par les autres familles de manuscrits, se présente sous la forme *exspirantem* dans *NW* : or, il s'agit du terme virgilien

<sup>13</sup> Et non par un phénomène de simple contamination de SD ( $\varphi^2$ ) dans  $\zeta$ , comme le supposait MURGIA. Cf. VALLAT 2021.

précis, visiblement corrigé ; mais rien ne dit que Servius parle de cette forme précise de participe présent : au contraire, c'est le sens global du verbe qui est en jeu, et non le seul participe. On peut donc estimer qu'*exspirat* est la forme originelle, modifiée dans *NW* pour coller au texte de Virgile. De même, dans le second exemple, on remarque une inversion de mot dans *NW*, avec *animam hanc* au lieu de *hanc animam* dans les autres manuscrits ; or, le texte virgilien est justement *animam hanc* : on supposera sans trop se tromper que *NW* ont proposé une correction de la tradition servienne, qui est amétrique, d'après le texte de Virgile. On voit ainsi à l'œuvre le travail de conjecture propre à une famille, sous l'impulsion de savants probablement d'époque carolingienne, qui déjà œuvraient à éditer un texte.

Un dernier exemple pour illustrer une correction adoptée par les éditeurs modernes et issue de *CNW* :

Servius, *Aen.* 1, 507 : *IVRA DABAT LEGESQVE* : *ius generale est, sed lex iuris est species*

**uiris ante ius add.** *CNW Thilo Harv.* ||

« *IVRA DABAT LEGESQVE* : le droit (*ius*) est un terme générique, la loi (*lex*) un cas particulier du droit. »

Ce groupe de manuscrit a prolongé le lemme virgilien d'un mot, peut-être influencé par le début de la scolie en *ius*, le groupe *iu-* étant quasiment identique, dans les graphies employées, à *ui-*. En tout cas, ce mot n'est pas exploité dans la scolie initiale et semble inutile<sup>14</sup>, et les éditeurs modernes n'avaient aucune raison valable de le conserver contre le reste de la tradition manuscrite<sup>15</sup>.

#### 2.4. Corrections issues de $\varphi^2$

Enfin, les éditeurs ont parfois choisi de corriger le texte de Servius, tel qu'il se présente dans l'ensemble des manuscrits utilisés, par des leçons issues de  $\varphi^2$ , c'est-à-dire des manuscrits dits « de Daniel » contenant à la fois le texte servien (sur la base  $\varphi^1$ ) et les ajouts de Daniel (SD). En dehors de quelques variantes synonymiques sans portée réelle<sup>16</sup>, on peut retenir l'exemple suivant :

<sup>14</sup> Il est présent dans la seconde scolie, mais justement le mot apparaît alors : *quod autem dixit 'uiris'...*

<sup>15</sup> Précisons que certaines conjectures issues de  $\varphi^1$ , ancêtre commun de  $\zeta$  et de  $\varphi^2$  (pour la partie servienne du texte) sont suffisamment bien trouvées pour qu'on les conserve, cf. par exemple le cas *d'Aen.* 1, 1 : *omnes tamen inania sentire manifestum est*, où *inania sentire* est une correction de *CWD*, contre les autres manuscrits : *in hanc asentire A in hoc assentire fC6A<sup>2</sup> in hanc sentire PaQ in hanc assentire ELgN*.

<sup>16</sup> Par exemple *Aen.* 1, 647 : *longitudine JAELgPaQNWD* : *longuitate C longinquitate f Lion Thilo Harv.*

Servius, *Aen.* 1, 466 : *PERGAMA CIRCVM : abusiue ; non enim circa Pergama, hoc est arcem, sed circa Troiam bella gerebantur.*

troiam JAELgPaQNWD : ilium CP Dan. Harv. ||

« PERGAMA CIRCVM : c'est un abus de langage ; car ce n'est pas autour de Pergame, c'est-à-dire de la citadelle, que les guerres se déroulaient, mais autour de Troie. »

Les manuscrits de Servius proposent *Troiam* là où CP ont *Ilium*, repris par Daniel et en dernier lieu par les éditeurs de Harvard (mais pas par Thilo). Il ne s'agit pas pour autant d'une simple synonymie, mais plutôt d'une lecture précise de Servius et de son application sans doute excessive par les éditeurs de  $\varphi^2$  – car l'intégration des ajouts de SD dans  $\varphi^1$  pour donner naissance à  $\varphi^2$  constitue bien un acte d'édition. En effet, ils semblent avoir suivi à la lettre la distinction proposée par Servius même au début du livre entre *Troia* et *Ilium* : *Aen.* 1, 1 : *Troia regio est Asiae, Ilium ciuitas Troiae.* Or, Servius n'applique pas lui-même, par ailleurs, cette distinction qu'il a fournie ; mais il semblerait que les éditeurs de  $\varphi^2$  s'en soit souvenus et aient décidé de la maintenir en *Aen.* 1, 466, en remplaçant *Troiam* par *Ilium*.

### 3. Citations de Virgile

Les citations de Virgile constituent un cas particulier car le texte de Virgile était probablement présent dans tous les centres monastiques où le texte de Servius était copié. En dehors de l'acte même de copie des manuscrits, les deux œuvres devaient être lues en parallèle, au point que le texte de Servius se retrouve parfois dans les marges de manuscrits de Virgile<sup>17</sup>. Et, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les éditions de Servius sont d'abord des éditions de Virgile avec le commentaire qui encadre le poème dans les marges. La coexistence et la co-manipulation des deux textes ont en toute logique eu des conséquences sur les citations virgiliennes chez Servius.

#### 3.1. Lemmes

Les lemmes sont les portions du texte servien les plus susceptibles d'être corrigées directement à partir du texte virgilien, par un scribe ou un lecteur qui lirait en parallèle le texte de Virgile. On en trouvera un exemple dans :

Servius, *Aen.* 1, 174 : *SILICIS SCINTILLAM EXCVDIT*

<sup>17</sup> C'est le cas de *N* dans nos manuscrits. Voir aussi, par exemple, les listes de manuscrits de THOMAS 1880 et de MURGIA 1975, qui précisent à chaque fois si le texte de Servius est indépendant ou intégré en marge du texte virgilien.

SILICIS CJAELgPaQNWD : -CI K Thilo Harv. ||

La plupart des manuscrits de Virgile ont *silici*, remplacé par *silicis* dans la plupart des manuscrits serviens. La faute est facilement explicable par dittographie en *scriptio continua* : SILICISCINT- > SILICISSCINT-. Mais dans *K* on trouve la forme « correcte ». Seules deux explications sont possibles : la correction par le scribe de *K* (ou de son antigraphe) qui avait Virgile sous les yeux ou en tête ; ou une faute de second niveau, par haplographie des deux -s- : SILICISSCINT- > SILICISINCT-. Les éditeurs modernes ont corrigé la leçon la mieux attestée pour correspondre au texte virgilien, mais ce n'est pas nécessaire : les lemmes, comme les citations, constituent des unités souvent autonomes, qui sont comprises en elles-mêmes et non par rapport à leur contexte ou leur syntaxe d'origine. On peut conserver *silicis* comme témoin de l'histoire du texte, de même que dans le cas suivant :

Servius, *Aen.* 1, 48 : AVT QVISQVAM

AVT KJAPaQNW Steph. : haud ED et CfLg Verg. edd. ||

*Aut* (avec une variante *haud*) est généralisé dans les manuscrits serviens, à l'exception de *Lg*, qui a visiblement été corrigé ; de même *Cf* ( $\varphi^2$ ) portent la leçon juste *et*, là encore probablement par correction du texte servien à partir de Virgile. Tout porte à croire que l'archétype avait bien *aut*, peut-être par contamination du contexte virgilien (*aut* se trouve au vers suivant 1, 49). Il est impossible de dire si l'erreur remonte à Servius, mais on peut conserver le texte.

### 3.2. *Synonymie/glose*

Pour les citations du texte virgilien à titre d'exemplification, les erreurs sont d'autant plus faciles que le texte virgilien est moins directement accessible que pour les lemmes. On constate ainsi un remplacement synonymique :

Servius, *Aen.* 1, 232 : ut « *Arcadici dictum Panos de more Lycaei* »

arcadici CJAELgPaQND : parrhasio Verg. superscr. E<sup>2</sup> ||

« comme dans “nommé d'après la tradition de Pan (*Panos*) Arcadien, dieu du mont Lycée” (*Aen.* 8, 344). »

*Arcadici* a ainsi remplacé *Parrhasio*, en tant que synonyme plus simple (et doté de la même prosodie). L'ensemble des manuscrits atteste cette leçon, qui remonte à l'archétype et date de l'Antiquité tardive ; en revanche, chez Servius *Aen.* 8, 344, se trouve la leçon juste *Parrhasio*, ce qui prouve qu'aucun lecteur médiéval de Servius n'a croisé les deux références pour corriger la première, logiquement conservée par les éditeurs.

On percevra dans les exemples suivants le processus en cours de remplacement d'un mot par un autre au sein d'une citation :

Servius, *Aen.* 1, 566 : « *aut rapidus montano flumine torrens* »

flumine CENWD Verg. : fulm- Lg **gurgite** JAPaQ ||

« “ou un torrent rendu impétueux par l’eau des montagnes” (*Aen.* 2, 305) »

Servius, *Aen.* 1, 102 : « *uoces dum iactat inanes* »

inanes KJAPaQNWD : **inertis** ELg Verg. uel inertes add. Q ||

« “tandis qu’il lance d’inutiles paroles” (*Aen.* 10,322) »

Cette fois, les manuscrits de Servius se partagent entre ceux qui transmettent la leçon virgilienne originelle et ceux qui proposent une variante. En *Aen.* 1, 566, les familles  $\varphi^2\gamma\zeta$  conservent *flumine*, remplacé par *gurgite* dans  $\delta\tau$  : on comprend comment la substitution a pu se produire : deux mots de trois syllabes, de même prosodie, aux voyelles identiques et désignant l’élément liquide. Peu importe que le terme *gurgis* soit moins pertinent que *flumen* dans le contexte virgilien : comme on l’a rappelé, les citations ont tendance à former des phrases ou syntagmes autonomes. On notera que l’erreur de Lg (*fulmine* pour *flumine*, faute banale) ne s’est pas propagée, sans quoi elle aurait donné lieu à une nouvelle variante. Quant à la citation d’*Aen.* 1, 102, elle montre que ce processus est presque achevé par le remplacement de la leçon virgilienne *inertes* par *inanes*, qui a la même prosodie, le même début et un sens parasynonymique<sup>18</sup>. Seule la famille  $\gamma$  présente la leçon virgilienne, mais il s’agit probablement d’une correction ; on notera que dans le manuscrit Q (famille  $\tau$ ) un scribe a rajouté *uel inertes* au-dessus d’*inanes*, ce qui est soit une correction d’après Virgile, soit plutôt (on en a d’autres traces), une contamination d’après la famille  $\gamma$ .

Les modifications apportées, dans les exemples précédents, au texte virgilien n’altéraient pas la métrique, car les variantes conservaient la prosodie du mot d’origine. Mais ce n’est pas toujours le cas, comme dans les citations suivantes, où l’ensemble des manuscrits présente une leçon divergente :

Servius, *Aen.* 1, 102 : *ut alibi* « *atque irrita iurgia iactat* »

*atque codd.* : et Verg. ||

« comme ailleurs “elle lance de vaines querelles” (*Aen.* 10, 95) »

Servius, *Aen.* 1, 104 : « *obliquatque sinus in uentos* »

uentos AELgPaQNWD : -tum A2 Verg.

« “et il oriente les plis de la voile contre les vents” (*Aen.* 5, 16) »

En *Aen.* 1, 102, le remplacement synonymique de *et* par *atque* semble anodin, parce que l’élision de *atqu(e)* ne change pas le nombre de syllabes dans le vers. Pourtant, même élidé, *atque* présente une longue initiale qui est incompatible

<sup>18</sup> Probablement renforcé par une fin de vers comme *iactantur inanes* (*G.* 3, 134).

avec la voyelle brève de *et* (ādsūrgīs ēt īrrītā iūrgiā iāctas), et il rendrait le vers amétrique. De même, en *Aen.* 1, 104, le remplacement du singulier *uentum* par le pluriel *uentos* provoque une impossibilité métrique, puisque le mot suivant commence par une voyelle et nécessite une élision : *obliquatque sinus in uent(um) ac talia fatur*. L'autonomisation croissante des citations, qui extraient quelques mots de leur contexte sans prendre en compte ce qui précède ou suit, cause régulièrement des incongruités formelles ou sémantiques, qui passent inaperçues tant qu'on ne les confronte pas avec l'original virgilien.

### 3.3. Fautes par lapsus

Une partie des fautes analysées ci-dessus provient du contexte immédiat, par confusion ou lapsus – qu'il s'agisse du contexte de Servius ou celui de Virgile. On assiste alors à une re-création du vers virgilien, transformé par inattention. La modification peut provenir du contexte servien :

Servius, *Aen.* 1, 2 : « *Siculi ueteresque Sicani* »  
*siculi AELgPaQNWD* : om. *C rutuli Verg.* ||  
 « «les Sicules et les anciens Sicanes» » (*Aen.* 7, 795)

Le vers virgilien exact est *Rutuli ueteresque Sicani*. Une fois encore, la substitution s'est faite par un mot aux sonorités proches, à la prosodie identique et aux significations qui se recoupent. Mais elle a été influencée par le contexte direct de la scolie, où il est question à la fois des *Siculi* et des *Sicani* :

Servius, *Aen.* 1, 2 : *Italus enim rex Siculorum profectus de Sicilia uenit ad loca quae sunt iuxta Tiberim, et ex nomine suo appellauit Italiam. Ibi autem habitasse Siculos ubi est Laurolauinium manifestum est, sicut ipse alio loco dicit « Siculi ueteresque Sicani » et « gentes uenere Sicanae saepius ».*

« En effet, Italus, roi des Sicules, parti de Sicile, arriva dans le territoire qui avoisine le Tibre, et l'appela 'Italie' d'après son nom. Il est évident que des Sicules habitèrent à l'endroit où se trouve Laurolavinium, comme Virgile lui-même le dit ailleurs : «les Sicules et les anciens Sicanes» (*Aen.* 7, 795) et «des peuples Sicanes vinrent assez souvent» (*Aen.* 8, 328-329). »

On voit comment le glissement lexical a pu se produire de la scolie proprement dite, qui précédait, à la citation. D'autres fois, c'est le contexte virgilien immédiat qui est la cause du *lapsus memoriae* :

Servius, *Aen.* 1, 231 : *ut « benignum / accipit in Teucros animum »*  
*benignum KJAPaQD Steph.* : om. *ELgNW quietum Cf Verg. edd.* ||  
 « comme dans «elle conçoit à l'égard des Troyens des sentiments bienveillants (*Aen.* 1, 303-4)». »  
 Servius, *Aen.* 1, 74 : *ut alibi « nec te regina negabo / promeritam »*

nec te PKJAPaQNWD : te nec ELg numquam Verg. ||

« comme ailleurs “et je ne nierai pas, reine, que tu n’aies bien mérité de moi”  
(Aen. 4, 333-5). »

En Aen. 1, 231, les familles  $\delta\tau$  proposent la leçon *benignum*, qu’omettent les familles  $\gamma\varsigma$ , et que  $\phi^2$  corrige en *quietum*, d’après Virgile, repris en cela par les éditeurs. Si la substitution engage là encore deux termes plus ou moins synonymes, avec la même scansion, elle ne s’est pas faite par hasard, mais sous l’influence du vers suivant (Aen. 1, 303-304) :

*in primis regina quietum  
accipit in Teucros animum mentemque benignam*

L’adjectif finissant le vers 1, 304 a ainsi remplacé celui en fin de 1, 303, et pris son genre grammatical : c’est le propre d’un lapsus contextuel. Le cas d’Aen. 1, 74 est plus complexe, car il engage des morceaux de trois vers virgiliens (Aen. 4, 333-35) :

*ego te, quae plurima fando  
enumerare uales, numquam, regina, negabo  
promeritam, nec me meminisse pigebit Elissae*

Servius respecte la *iunctura* de trois mots : *regina negabo / promeritam*, mais modifie l’adverbe négatif *numquam* en piochant la négation du vers suivant *nec me* puis en remplaçant *me* par *te* pris au vers précédent. Il s’agit de la reconstitution d’un vers non virgilien, métriquement juste, à partir d’extraits de Virgile : cette technique est le propre du centon<sup>19</sup>, à ceci près que le « centon » de Servius ne semble pas ici volontaire, mais plutôt dû à une mémoire approximative. Le même phénomène se produit quand la modification du vers virgilien est provoquée non par le contexte immédiat, mais par confusion avec un vers plus lointain dans l’œuvre de Virgile :

Servius, Aen. 1, 388 : ut « *et placidam carpebant membra quietem* » (4, 522)

« comme dans “et ses membres recevaient le doux repos”. »

Le vers exact de Virgile est : *et placidum carpebant fessa soporem* « et, fatigués, ils recevaient le doux sommeil ». On voit que les deux extraits commencent par l’adjectif *placidus*, avec changement de genre, et par le verbe *carpebant* ; mais les deux derniers mots, malgré l’isométrie et la synonymie *quies/sopor*, ne correspondent pas. Pourtant, les modifications introduites par Servius se justifient par la collision, dans sa mémoire, d’un autre vers virgilien, Aen. 1, 691, où l’on trouve l’adjectif féminin *placidam*... et la *iunctura* finale

<sup>19</sup> Voir par exemple POLARA 1990 pour une synthèse sur les centons virgiliens.

*membra quietem* : at *Venus Ascanio placidam per membra quietem*. Il s'agit donc d'un ménage à trois :

Virgile, *Aen.* 4 ,522 : *et placidum carpebant fessa soporem*  
 Virgile, *Aen.* 1 ,691 : *placidam per membra quietem*  
 Servius, *Aen.* 1, 388 : *et placidam carpebant membra quietem*

Le dernier stade du lapsus est la création d'un vers qui non seulement n'est pas virgilien mais ne contamine pas non plus des passages précis de Virgile ; ainsi :

Servius, *Aen.* 1, 356 : *unde contra in sexto habemus « et uulnera dira tegentem »*  
 « d'où, à l'inverse, nous avons au livre 6 : “et couvrant ses terribles blessures” (*Aen.* 6, 498) »

Nous trouvons au vers 6, 498 de Virgile la formulation suivante : *ac dira tegentem / supplicia et*, avec en commun le noyau *dira tegentem*, mais *supplicia* en début de vers suivant chez Virgile et remplacé chez Servius par *uulnera* déplacé au dactyle 4<sup>e</sup>, qui ne se trouve quasiment jamais dans cette position<sup>20</sup>. Nous avons ici affaire à une mémoire défaillante qui recrée tant bien que mal un syntagme métriquement acceptable.

Dans tous les cas, il convient de conserver autant que possible les erreurs dans les citations virgiliennes, comme témoignages de l'histoire du texte, et parce qu'elles peuvent parfaitement remonter à Servius même, qui citait le texte de mémoire.

### 3.4. Variantes anciennes ?

Il existe certains cas où l'on peut se demander si l'on a affaire à une erreur ou à une variante antique, par exemple :

Servius, *Aen.* 1, 201 : *in tertio ait « nocte illa tecti siluis immania monstra perferimus »*  
 « il dit au livre 3 : “cette nuit-là, cachés dans les forêts, nous subissons de monstrueux prodiges”(3, 583-84). »

Le texte virgilien présente *noctem illam*. La scansion est identique, par le jeu de l'élision. Il pourrait s'agir d'une faute, assez banale, par disparition du -m final. Mais au vers 3, 583, la note de Servius intrigue : *NOCTEM ILLAM : melius per accusatiuum dixit*. La simple présence de l'adverbe *melius* suggère qu'il existait déjà, en parallèle, une leçon à l'ablatif *nocte illa*. Il est donc possible qu'en *Aen.* 1, 201, le commentaire ait cité précisément cette variante, quand bien même Servius

<sup>20</sup> À part *Aen.* 12, 528 ; *uulnere* au dactyle 4<sup>e</sup> en 2, 436 et 5, 278.

affirme plus loin préférer l'accusatif<sup>21</sup>. Encore s'agirait-il d'une variante adiafhorique. Mais d'autres cas impliquent davantage le sens, comme à la suite du fameux « épisode d'Hélène » :

Servius, *Aen.* 1, *Praef.* 6 = 2, 589 : *cum mihi se non ante alias*

*Alias* est la leçon héritée de l'archétype, corrigée dans le manuscrit *W* d'après Virgile, dont les manuscrits proposent aussi bien *oculos* que *oculis* : *cum mihi se, non ante oculis tam clara, uidendam*. Une fois de plus, la prosodie est respectée entre les deux mots, mais le sens d'*alias* n'est pas clair si l'on prend l'ensemble du vers : il est difficile alors d'expliquer ce qui a motivé cette variante ou de décider si c'est une faute. S'agit-il d'une erreur de lecture de *oculis* ? S'agit-il d'une forme d'abréviation de la suite du type *et alia* ? S'agit-il d'une glose auparavant interlinéaire d'*ante* ? De l'altération d'un *aliter* marginal ? Ou d'une véritable variante à la place d'*oculis* ? En tout cas, comme pour l'exemple précédent, lorsque Servius évoque le passage par la suite, il se range derrière la *lectio communis*, comme on peut en juger d'après la citation d'*Aen.* 1, 407 (*qui ait in secundo « cum mihi se non ante oculis tam clara uidendam obtulit »*) et par la paraphrase qu'il donne du vers en *Aen.* 2, 589 (*ordo est : « cum mihi se uidendam oculis obtulit non ante tam clara »*). Il s'agit donc vraisemblablement d'une erreur d'archétype.

Un autre cas avec une variante ancienne plus probable se trouve dans l'exemple suivant :

Servius, *Aen.* 1, 597 : *item « nec miseratus amantem est »* (4, 370)

*nec CJAPaQW : ne ELg et D om. N aut Verg. ||*

La leçon virgilienne est *aut*, là où une grande part des manuscrits serviens a *nec*, une autre part *ne*, qui est une faute secondaire pour *nec*. Or, cette dernière leçon, par la négation, inverse le sens du vers d'origine : *Num lacrimas uictus dedit aut miseratus amantem est ? « A-t-il, vaincu, versé des larmes ou pris pitié de son amante ? »*. Si l'on choisissait *nec* à la place de *aut*, il faudrait modifier la ponctuation et faire de la seconde partie du vers une assertion : *Num lacrimas uictus dedit ? Nec miseratus amantem est « A-t-il, vaincu, versé des larmes ? Et il n'a pas eu pitié de son amante »*<sup>22</sup>, ce qui constituerait une réponse à la question initiale, mais viendrait interrompre une suite de questions (4, 368-371) qui se prolonge au vers suivant. Mais, surtout, le syntagme *dedit nec*, à la place de *dedit aut*, rend le vers amétrique, car il faut que le -i- soit bref, et il serait long si l'on

<sup>21</sup> On relève régulièrement ce genre de disparité, cf. VALLAT 2022, p. 153-154 et 165.

<sup>22</sup> De fait, une phrase interrogative « n'a-t-il pas eu pitié de son amante ? » serait un contre-sens, car Didon se plaint justement de l'absence de compassion d'Énée. Mais peut-être pourrait-on aussi donner à *nec* le sens de *ne quidem* et garder l'interrogation : « n'a-t-il même pas eu pitié de son amante ? ».

adoptait *nec*. Mais des variantes anciennes sont attestées pour le mot qui nous intéresse dans d'autres écrits grammaticaux, et l'on voit se profiler l'évolution qui mène de *aut* à *nec* : la première étape est attestée chez le grammairien Arusianus (7, 491, 16 Keil), qui propose *haud miseratus amantem est*. La confusion *aut* / *haut* / *haud* est relativement banale dans les manuscrits médiévaux, et on ne peut être absolument sûr que la confusion n'ait pas eu lieu dans la tradition manuscrite d'Arusianus, mais il est très possible qu'elle soit antique. Dans ce cas, la faute aurait entraîné l'apparition d'une négation compatible avec le mètre. Le second stade se trouve chez le grammairien Pompée (5, 238, 13 Keil), qui cite *nec miseratus amantem*, comme chez Servius, *Aen.* 1, 597. L'évolution est facile, car *haud* est une négation d'emploi restreint, qui cadre peu avec le verbe *miseror* et a aisément pu être remplacée par une autre négation comme *nec*. Peu importe que le vers soit alors amétrique, puisqu'il n'est pas envisagé dans son entier, mais seulement sur quelques mots où la modification métrique est invisible. On aurait alors une variante virgilienne née et diffusée uniquement en milieu grammatical.

### Conclusion

Il existe donc des erreurs factuelles chez Servius, peu contestables, qu'il est inutile de nier. J'ai parfois l'impression que certains spécialistes de Servius se refusent à envisager ce cas de figure, comme s'il était une vache sacrée. D'autres fautes remontent plus probablement à l'archétype, mais sont conservables comme témoignages de l'histoire du texte. Par ailleurs, un certain nombre d'interventions éditoriales sur le texte se sont produites quand les éditeurs l'ont trouvé peu satisfaisant selon leurs critères, en allant contre tout ou partie des manuscrits. Il faut en particulier être prudent sur l'usage de familles manuscrites dont on sait aujourd'hui qu'elles ont fait l'objet de corrections, voire d'éditions, à des stades précis du stemma. Dans tous les cas, il convient – et il me semble que c'est la méthode qui s'impose de nos jours pour l'édition des textes de l'Antiquité tardive – d'individualiser, de contextualiser et de justifier dans la mesure du possible.

### BIBLIOGRAPHIE

BÄHRENS W.A. 1917, *Studia Serviana ad litteras Graecas atque Latinas pertinentia*, Gent.

- CAMERON A. 2004, *Greek Mythography in the Roman World*, Oxford.
- DANIEL P. 1600, *Pub. Virgilii Maronis Bucolicorum Eclogae X, Georgicorum libri III, Aeneidos libri XII et in ea Mauri Servii Honorati grammatici commentarii*, Parisiis, 1600.
- HARVARD 1946 = *Servianorum in Vergilii Carmina Commentariorum Editionis Harvardianae Volumen II, quod in Aeneidos Libros I et II Explanations Continet*, E.K. Rand, J.J. Savage, H.T. Smith, G.B. Waldrop, J.P. Elder, B.M. Peebles, A.F. Stocker, Lancastriae Pennsylvanianorum.
- MASVIG P. 1717, *P. Virgilii Maronis Opera cum integris commentariis Servii, Philargyrii, Pierii*, Leovardiae.
- MURGIA C.E. 1975, *Prolegomena to Servius 5. The Manuscripts*, Berkeley.
- NETTLESHIP H. 1879, *Ancient lives of Vergil*, Oxford.
- PASCAL C. 1904, « Enea traditore », *RFIC* 32, p. 231-236.
- POLARA G 1990, *I centoni*, in *Lo spazio letterario di Roma antica*, Roma, vol. 3, p. 245-275.
- STEPHANUS R. 1532, *P. Virgilii Maronis Opera. Mauri Servii Honorati grammatici in eadem commentarii*, Parisiis.
- THILO G. 1881-1887 (ed.), *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii I-II*, Leipzig.
- THOMAS E. 1880, *Scoliaes de Virgile. Essai sur Servius et son commentaire sur Virgile*, Paris.
- VALLAT D. 2017, « Varro in Virgilian Commentaries: Transmission in Fragments », in *Varronian Moments*, V. Arena, F. Mac Góráin (eds.), *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 60.2, p. 92-107.
- 2021, « Le manuscrit Cassellanus 2° Ms. Poet. 6 et la tradition textuelle Φ de Servius et *Servius Danielis* », *Eruditio Antiqua* 13, p. 51-74.
- 2022, « Servius et l'antiptose », in *Ars et Commentarius. La grammaire dans le commentaire de Servius à Virgile*, A. Garcea, D. Vallat (éds.), Turnhout, p. 149-166.
- 2023, « Méthodes grammaticales et auctorialités exégétiques dans le commentaire de Servius », in *Sicut commentatores loquuntur. Authorship and Commentaries on Poetry / Autorproblematik und antike Dichterexegese*, U. Tischer, Th. Kuhn-Treichel, St. Poletti (eds.), Turnhout, p. 369-405.

VALLAT D., BÉJUIS-VALLAT M. 2023, *Servius, Commentaire sur l'Énéide de Virgile : Livre I. Donat, Vie de Virgile, Introduction aux Bucoliques*, texte édité, traduit et commenté par Daniel Vallat et Michèle Béjuis-Vallat, Paris.

---

© Eruditio Antiqua 2024  
www.eruditio-antiqua.mom.fr  
eruditio-antiqua@mom.fr  
Image : © Kunsthistorisches Museum, Vienna

---